

...Lexique des termes musicaux...

Cantus firmus : Terme employé surtout dans la musique religieuse jusqu'au XVIIIe siècle. Il désigne une sorte de mélodie qui sert de base pour une composition polyphonique et se présente comme un long chant en notes de valeurs égales sur lequel peuvent se fonder les autres voix. Le *cantus firmus* est la voix la plus grave de l'édifice sonore.

Canzone : Au XVIe siècle, ce mot désignait une composition musicale profane d'une qualité littéraire et musicale supérieure. Vers la fin du siècle, cette forme devint instrumentale et avec l'évolution du style, elle donna naissance à la sonate.

Canzonette : Chanson strophique de forme AABCC. Ce genre de chanson populaire était très en vogue en Italie à la fin du XVIe siècle.

Capriccio : A l'origine, pièce pour instrument seul n'ayant qu'un thème. La grande école de violon en a fait une pièce de virtuosité (les capricci de Paganini). Ce terme ne vint à désigner une pièce d'orchestre brillante et pleine de fantaisie qu'au XIXe siècle.

Carillon : 1) Système de cloches reliées à des claviers par ces câbles. Châtellerauld possédait un carillon comprenant cinquante cloches. 2) Instrument de percussion employé dans l'orchestre.

Carrure : Toute phrase mélodique comprend des points de repos ou d'arrêt : sa carrure. Dans presque toute la musique classique européenne, depuis la musique de danse du moyen âge jusqu'à Schonberg, cette ponctuation se fait naturellement toutes les 4 mesures. Toutefois, certains compositeurs ont volontairement réagi contre cette nécessité, Berlioz étant le premier à l'avoir fait sciemment.

Cassation : Forme musicale utilisée au XVIIIe par Mozart et Haydn. Issue de la suite baroque, c'est une suite de mouvements de marche destinée à être jouée en plein air.

Castrat : Chanteur mâle, castré avant la puberté afin de développer le registre aigu de sa voix. Les rôles féminins dans les opéras étaient, jusqu'au XVIIIe siècle, confiés aux castrats.

Cavatine : Air bref ne comprenant qu'une section, au lieu de trois généralement pratiquées. Ce genre prit rapidement de l'importance et des compositeurs comme Mozart et Rossini ont fait chanter des cavatines par leurs héros (Figaro et Rosine).

Céder : Mot utilisé pour indiquer le ralentissement du tempo.

...Ephéméride du bicentenaire...

- 07 mars 1809 : Les souverains des Etats de la Confédération du Rhin sont priés de rassembler leurs troupes
- 09 mars : Le Ministre de la Guerre reçoit l'ordre d'envoyer 1200 marins à l'armée du Rhin.
- 11 mars : les troupes reçoivent l'ordre de se concentrer sur le Danube
- 17 mars : Bataille de Villafranca
- 20 mars : Bataille de Carvalho
- 20 mars : Naissance de Nikolai Gogol
- 28 mars : Bataille de Medellin
- 28 mars : Bataille de Ciudad Real
- 29 mars : Bataille de Porto
- 30 mars : Napoléon formule par écrit à Berthier, ses instructions pour la campagne qui s'annonce.
- 9 avril 1809 : La déclaration de guerre de L'autriche. Le Tyrol entre en insurrection contre l'armée bavaroise.
- 10 avril 1809 – Entrée de l'Archiduc Jean en Italie à la tête d'une armée autrichienne.
- 11 avril 1809 : Bataille de Rochefort.
- 12 avril 1809 : –L'Autriche conclut un traité avec l'Angleterre qui s'engage à lui verser des subsides. Les Tyroliens prennent Innsbruck.
- 13 avril 1809 – Napoléon quitte Paris à quatre heures du matin.
- 16 avril 1809 – Il arrive à Stuttgart. Le prince Eugène se fait battre par l'archiduc Jean à Sacile.
- 17 avril 1809 : Napoléon est aux armées.
- 19 avril 1809 – Bataille de Tengen.
- 20 avril 1809 – Bataille d'Abensberg.
- 21 avril 1809 : Prise de Landshut. La garnison française de Ratisbonne capitule.
- 22 avril 1809 : Bataille d'Eckmühl. Débarquement d'Arthur Wellesley au Portugal.
- 23 avril 1809 : Ratisbonne est prise d'assaut. Le choc d'une balle contusionne le pied droit de l'Empereur.
- 24 avril 1809 – Combat de Neumarkt.
- 26 avril 1809 – L'armée française marche sur Vienne.
- 28 avril 1809 – Le major Schill tente de provoquer une insurrection en Allemagne et en Prusse.
- 30 avril 1809 – Entrée des troupes du maréchal Lefebvre à Salzbourg.

Rédacteur en chef Campagne
Comité de rédaction, Comité de relecture,
Recherches historiques, Photothèque, Mise en page,
Responsable de publication : Campagne
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C°
Cernay

La Gazette N°63

*Le magazine bimestriel de
La Batterie des Grogards de Haute-Alsace
Batterie du 1^{er} Régiment des Grenadiers à pied de la Garde Impériale
et cantinière de l'Empire (1810)*
<http://www.bgha.org> info@bgha.org

METEO

Les températures s'élèveront très régulièrement durant ces deux mois. Mars fera le lit de l'hiver et verra naître cette année le printemps autour de 20 mars. Pluies, vents, et de très belles éclaircies seront au rendez-vous.



HOROSCOPE

Poisson : né avant le 10, ne restez pas trop sur l'étal après le 20, les odeurs pourraient nuire.
Bélier : Né après le 25, c'est le moment de retrouver une brebis moche et laisser tomber la laine vierge qui vous a tenu chaud tout l'hiver.

.....Le mot du secrétaire.....

2009 et déjà bien entamée et les foies gras, les cotillons oubliés. Malheureusement, les dindes dodues demeurent ! C'est ainsi ! Cette année de très belles sorties devraient être au programme : Les Invalides, Versailles, Moscou, Saint-Petersbourg, Sainte-Hélène, Saint Ksemainanballon, etc. Autant de retrouvailles charmantes et agréables autour de quelques victuailles, de quelques bières ou de quelques tasses de thé de chez Thésado, autour d'un karaoké dans le car à Dédé. Des concerts seront à préparer sous la houlette de maître José. Maître José toujours sur sa clé perché, tenait en son bec sa baguette. Thierry par le bruit attiré, lui tint à peu près ce langage : « Et bonjour maître DEPPEN, que vous êtes joli, que vous me semblez beau ! Sans mentir, si votre baguette se rapporte à votre braguette... ! C'est qu'ici l'on touche du bois ? » A ces mots, maître José par la question éternelle, ouvre un large bec et lui dit : « Oui ! C'est ici la répète et c'est

tous les vendredis ! » laissant tomber sa grosse voix. Le Thierry bien assis, lui dit : « Aïe ! Pas la tête ! Aïe ! » « Mon bon monsieur, apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'a courte. Cette leçon vaut bien quelques coups de baguette et des croûtes. » Walwogel, honteux et confus, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. Donc, vous avez compris de part cette petite fable, les répétitions se déroulent le vendredi soir de 20h00 jusqu'à plus soif. Et dernièrement, l'esprit béotien que je suis, trouve un certain regain dans la pratique de notre instrument préféré, ce symbole phallique entre tous, ce gros instrument cylindrique à la peau tendue que vous caressez depuis l'adolescence : le tambour. Le tambour, c'est comme le reste. Il y en a des petits et des gros, des courts, des moyens et des longs, des petits aigus, d'autres graves. Mais cet instrument difficile requiert, pour être et demeurer un virtuose, un expert, une pratique quotidienne et un poignet souple pour notre plaisir d'abord et

celui de nos auditeurs ensuite. Sérieusement se profile à l'horizon de 2009 quelques belles prestations dont deux en Allemagne en la bonne Ville d'Abensberg début juillet et peut-être à Donaueschingen, au 110^e Régiment d'Infanterie pour leur journée portes ouvertes des 20 et 21 juin et qui sera aussi la journée fête de la musique. Puis le deuxième concert du Silberthal en septembre. Il y aura plein de choses à raconter, des souvenirs à se remémorer, des histoires à rire et des articles à écrire et à relire peut-être dont ce concert avec la Brigade des sapeurs Pompiers de Paris. Enfin, que ce deuxième numéro de 2009 vous soit toujours aussi agréable et plaisant à feuilleter. Mais, à priori, cela semble être le cas, car je n'ai pas encore reçu de lettres d'insultes ni d'avis d'huissier. Alors avant que cela n'arrive, je vous souhaite une bonne lecture à tous.

.....Portrait.....

HIGONET Joseph (1771-1806)

Joseph Higonet naît le 11 décembre 1771 à Saint-Geniez d'Olt. Avec Philippe, il est l'aîné des deux frères Higonet, qui ont tous deux servi sous Davout. Colonel du 108ème de ligne (division Friant), il est tué à la bataille d'Auerstadt.

Entré au service comme capitaine au 2ème bataillon de volontaires de l'Aveyron le 4 juillet 1792, employé aux armées des Alpes de 1792 à 1793, il participe de septembre à décembre 1793 au siège de Toulon et y est blessé au feu à l'épaule gauche. Bonaparte n'était qu'un simple "capitaine corse instruit", et les historiens appellerons cette période l'envol de l'aigle. Joseph allait suivre son sillage. Capitaine de la 56ème demi-brigade de bataille en 1794, il fait la campagne d'Italie de 1794 à 1797 et se distingue à la bataille de Rivoli où sa compagnie s'empare de trois pièces de canons le 14 janvier 1797.

Le capitaine Higonet prend part à l'expédition d'Egypte de 1798 à 1801 se signale à la bataille des Pyramides le 21 juillet 1798 et à la prise d'Alrich où il reçoit un coup de feu au visage le 20 février 1799. Il est encore blessé à deux reprises au siège de Saint Jean d'Acre en 1799 puis d'un coup de pistolet à la tête à bataille d'Héliopolis en s'élançant en premier sur les batteries turques. Le 21 mars 1800 il est blessé à nouveau d'un coup de feu à la main gauche à la bataille d'Alexandrie, il est promu adjudant commandant par le général en chef de l'armée d'Orient le 30 juin de la même année.

Major des grenadiers à pieds de la Garde des Consuls le 21 janvier 1804, Higonet est nommé colonel du 108ème régiment en ligne le 19

octobre 1804. Il prend part en cette qualité à la campagne de 1805 en Autriche, se signale à la prise du pont de Marienzell le 5 novembre 1805 et à la bataille d'Austerlitz le 2 décembre 1805.

Dans son rapport au maréchal Davout, le général Friant ne tarit pas d'éloges sur le colonel du 108ème : « *Que ne doit-on pas dire de l'intrépide Higonet, qui semble ne rechercher que l'occasion de se signaler et de se couvrir de gloire en se montrant tour à tour chef et soldat ?* ». « *A de pareils officiers, ajoute Friant, on ne doit pas d'apostille ; leur réputation les devance, les faits parlent pour eux* ».

En 1806, il participe à la campagne de Prusse. Le Maréchal Davout à la tête de 28000 hommes écrase l'armée adverse de 70000 soldats à Auerstadt. Ce fut une brillante victoire. Le même jour, Napoléon livre bataille à Iéna contre ce qu'il croit être le gros de l'armée prussienne. La victoire d'Auerstadt fut bien évidemment passée dans l'ombre pour laisser à Napoléon Ier le seul mérite de la victoire d'Iéna et bien évidemment à la bataille d'Auerstaedt. A la tête de son 108ème régiment de ligne (division Friant, brigade Lochet), il pénètre dans le village de Poppel, en chasse les Prussiens, capture un drapeau, trois canons et fait un grand nombre de prisonniers. C'est là, ce 14 octobre 1806, qu'il est tué.

Le 17, dans un courrier au général Friant, le général Lochet demande à son supérieur de « *ne pas oublier de faire mention du colonel Higonet et de ses deux chefs de bataillon qui se sont précipités, sous nos yeux, sur l'aile gauche de l'armée ennemie et la firent prisonnière de guerre, avec*

moins de 800 hommes contre 3000 dont cette aile gauche était composée ».

Dans son rapport au maréchal Davout, le général Friant évoque effectivement ce tragique épisode de la bataille : « *J'ordonnai ensuite au 108e d'enlever à la baïonnette le village de Poppel, afin de prendre à dos l'aile gauche de l'ennemi. Le régiment du Roi qui s'y trouvait fut tué ou pris. Un drapeau, trois pièces de canon et un grand nombre de prisonniers sont le résultat de cette attaque vive et bien dirigée. Le succès avait entièrement couronné l'entreprise du 108e, et il ne lui eût rien resté à désirer, si la mort en frappant le brave colonel Higonet ne lui eût fait éprouver une perte presque irréparable* ».

L'empereur voulant honorer sa mémoire et récompenser sa famille, décrète que son nom sera donné à un monument de la capitale. Il ne restera que celui-ci sur le pilier Est (Avenue des Champs Elysées / Avenue de Wagram) de l'Arc de Triomphe de Paris. Il est souligné, ce qui signifie qu'il est mort au champ d'honneur.

Neuf autres colonels ou chefs de brigade partagèrent cet honneur : BLANCHEVILLE, DESNOYERS, HENRY, HOUDAR DE LAMOTTE, LACUÉE, MARIGNY, MAZAS, MORLAND et CHAMBURE qui ne fut nommé colonel qu'en 1830.

Campagne

(source : La biographie de Joseph Higonet par Laurent Clavel)

et conjuguant nos deux présences sur une même scène. Après un bref « mélangeage » de feuille, c'est l'estomac dans les talons, le cœur dans la gorge, le visage rouge pivoine et le programme en main fouettant l'air tel un éventail espagnol que notre cantinière s'enquit de sa mission sans rien laisser paraître (ou presque) et en articulant à la perfection « Schwartzberg ».

Les accents du « réveil au bivouac », du « rigodon d'honneur » ou des « retraites françaises » vinrent faire vibrer dans cette salle à l'unisson tous les cœurs. Nos jeunes sapeurs-musiciens dans les coulisses étaient subjugués. « C'est génial ! » disaient-ils. Mais ils n'avaient encore rien vu car allaient venir notre « valse des tambours », « escarmouche » et « le rigodon des manchots » des morceaux visuels qui montrent combien le tambour est un instrument à part entière. La sortie fut aussi martiale et rigoureuse que l'entrée. Laquelle suivit un baisser de rideau de façon à ce que se mette en place l'harmonie des camions rouge.

Changement de groupe, changement de registre.

Nous eûmes, cette fois, droit au une pièce relatant la chute des Cathares anéantis par la convoitise du roi de France et de l'Eglise au moyen-âge. C'était un feu d'artifice d'émotions, de tensions et d'images. Au travers de ces notes, on pouvait y voir les carreaux des arbalètes fendre l'air, les prières des Cathares, les bûchers crépiter et les âmes se



mortifier. Cette longue pièce était suivie d'un pot-pourris de morceau de Rock enivrant. La baguette du chef striait l'air de la scène formant d'aériennes virgules. Ca aussi pour nous, c'était formidable et nous les applaudîmes aussi discrètement des coulisses.

Puis, une partie de la scène fut dégagée pour laisser place à la fanfare et les grognards reprirent possession de leur instrument pour un final somptueux. Ainsi, l'harmonie au devant, la fanfare de cuivre sur la gauche et la BGHA sur la droite avec derrière les « percus ». Nous offrîmes au public, sous la houlette de notre tambour-major, un magnifique « réveil au bivouac » aux tambours et trompettes à faire pleurer dans les chaumières.

Puis le chef de la BSPP nous octroya d'une marche de Marengo pleine de majesté. J'en avais la chair de poule.

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-



C'est ainsi que s'est terminé le concert de la BGHA qui après la Garde Républicaine, après le Bagad de Lan Bihoué, s'était offert la Musique de la Brigade des Sapeurs Pompiers de Paris. Le chef de musique, le chef de fanfare et notre tambour major saluèrent au nom de tous les musiciens un public conquis qui les remerciait par une « standing-ovation » et des acclamations très chaleureuses qui nous allèrent droit au cœur. Mais au pays d'Astérix, rien ne serait s'il n'y avait pas un banquet à la fin. Alors nous nous donnâmes tous rendez-vous pour en fait un vin d'honneur entre nous et les organisateurs et un public de fidèles dont le chef de Orchestre Municipal de Mulhouse que j'ai aperçu, toujours souriant, mais n'ai pu saluer qu'il m'en excuse.



Au fond de leur camion, les jeunes sapeurs-pompiers musiciens rangèrent chaises, pupitres et leurs instruments. Nous les saluâmes tous très fraternellement, heureux, conquis, qui parisiens, qui alsaciens mais tous musiciens. Et les flonflons de la fête se turent, se perdirent. Mais les notes qui dans cette froide nuit d'hiver retentirent, feraient le lit et le destin funeste de cette morne saison pour faire place au prochain printemps et à d'autres horizons. Ecore bravo, c'était une belle fête, c'était un régal.

Campagne

Echo de campagne (suite de la page 3)

laborieuse dans leur uniforme qu'ils portent avec fierté, celui des sapeurs-pompiers dont la devise, simple et austère, semble, pour moi, la plus belle de toute l'Armée française : « Sauver ou périr ». Trois mots qui pourraient être un oxymore et qui porte en eux toute la majesté de leurs missions, même les plus humbles, et l'abnégation de ceux qui les remplissent. 20h00, le rideau se lève sur ces jeunes anonymes et leurs notes emplissent déjà la salle sous les applaudissements d'un public conquis d'avance. Les cuivres sonnent, les hautbois, hauts perchés, miaulent et les clarinettes strident. C'est superbe ! Pour eux, c'est sans doute une prestation de plus, pour nous, c'est un honneur.

Puis le rideau se ferme une première fois le temps de débarrasser la scène, d'annoncer la batterie et de mettre en place nos quatre tambours chinois dont c'est ce soir, le baptême. Et le rideau se lève de nouveau, sur la BGHA cette fois pour un programme contemporain. Un premier roulement de tambour et les grognards entre côté cour et côté jardin au son du « 6-4-2 » jusqu'au « taptoe ». Les grosses caisses ayant toujours un peu de mal à se situer dans l'espace, se désaxent sur la droite de la scène. Thierry entre le 1^{er} et le 2^e tambour chinois et Michel après le 4^e. Pourquoi, personne ne sait encore, mais personne ne se pose plus la question. L'a-t-on seulement vu ? Mouvement de scène, vient « Mexicana », morceau cher à Thierry justement, dans lequel toujours, il s'éclate et

dans lequel, j'ai toujours plaisir à le regarder. Autre jeu de scène et quatre de nos tambours s'attèlent derrière les tambours chinois montrant ainsi au public que la BGHA, ce n'est pas que du tambour d'ordonnance, mais c'est aussi autre chose. C'est autre chose comme « Farwagny » à quatre voix. Et le final de la première partie avec en une seule ligne sur l'avant-scène un rigodon tapageur et son jeu de baguettes toujours impressionnant. Cette fois, c'est musicalement que nous avons fait connaissance et je crois que la BSPP a pu être sous le charme.



L'entracte enfin arrive et nous pouvons souffler et échanger nos premières impressions tout en nous changeant pour la deuxième partie et en revêtant cette fois le célèbre uniforme du 1^{er} Grenadiers à Pied de la Vielle Garde (et du 2^e aussi d'ailleurs).

Et là Gérard, le président, s'aperçoit qu'il a oublié ses épaulettes et cherche désespérément une solution allant voir le fourrier qui n'en dispose pas d'une paire sur place, puis le porte-drapeau a qui on a changeait les siennes il y a un an. Le chef Chaudart de la 7^e Cie dirait avec un accent anglais soutenu : « Quel caonne ! Yes oune wrai caonne ! » (La 7^e Cie au clair de lune acte IV scène 3). Voyant le pôv Gérard commencer à porter le cilice et à se flageller

en invoquant le ciel : « J'ai oublié mes épaulettes chez Paulette, où peuvent-elles être ? J'ai oublié mes épaulettes chez Antoinette, je voudrais qu'on m'en prête ! » Devant un tel désarroi, devant cette âme en peine qui faisait peine à voir, devant cette mine déconfite, notre grenadier fournit à l'impétrant président impénitent les siennes, s'interdisant une montée en scène en tenue non réglementaire parce que les grognards ça doit toujours être impeccables.

A la fin de l'entracte, ces grognards sont en place derrière le rideau fermé, sur trois rangées alignées. A l'issue de la sonnerie de rappel du public, ils démarrent aussitôt « Le Pas Cadencé des Sans-Culottes », le rideau s'ouvre progressivement, sous un tonnerre d'applaudissements et le morceau se termine. L'impact de ces uniformes mythiques est toujours



surprenant. Quant à cela s'allie la prestance, l'allure et la musique c'est une recette à faire fondre les cœurs et les âmes.

Christelle, la douce et belle, tendre parmi les tendres, roses parmi les roses au regard de porphyre à faire fondre une école de gardiens de prison (elle aussi) intervient et présente un petit historique des sapeurs pompiers rappelant ainsi à la multitude que ce corps fut créé par l'Empereur en 1811, faisant ainsi un parallèle

.....Echo de Campagne.....

Concert du 14/03 avec la BSPP

Profitant de la proximité du musée des beaux-arts avec le théâtre de la Sinne, j'étais arrivé vers 11h30 afin d'y regarder de plus près une toile marine qui m'avait déjà impressionné. J'espérais également qu'aurait été mis à l'honneur en cette année de bicentenaire, une toile splendide de Cormont sur la bataille d'Essling représentant le 1^{er} Grenadier assurant la retraite en bon ordre des troupes en difficulté. Mais non ! Décidément les Français sont fâchés avec leur histoire.

Bref avec une pause déjeuner en la bonne ville de Milouz, j'étais retourné peu avant l'heure prescrite au théâtre qui serait dans quelques heures le lieu d'un concert exceptionnel et unique de la BSPP et de la BGHA. 13h15, Stéphane se pointe en voisin avec les tambours chinois. Ca commence. Quelques salutations, quelques hypocoristiques aimables et arrive Cynthia la douce et belle, tendre parmi les tendres, roses parmi les roses au regard de porphyre à faire fondre une école de gardiens de prison, puis Jean-François, fier et haute stature militaire, modèle de rigueur et maniaque de la langue de Voltaire. Et ainsi de suite, les grognards répondent à l'appel et se dirigent vers l'entrée des artistes.

Après avoir garé nos voitures très loin parce que la municipalité n'a pas jugé bon de nous allouer une dizaine de places de parking (payant) nous avons pris en compte notre loge commune.

C'était une grande pièce claire et fonctionnelle au milieu de laquelle trônaient tables et chaises en quantité suffisante. Notre fourrier arborait un large sourire car il venait de recevoir deux nouveaux bonnets. Ces derniers sont réglables en largeur et donc à la tête du porteur. Ceux-ci étaient destinés à Alex et à Thierry qui les adoptèrent aussitôt.



Puis nous avons pris contact avec la salle et les musiciens de BSPP qui venaient eux aussi d'arriver. Des jeunots auprès desquels notre Vaterle avec son visage marmoréen et sa stature monolithique et imposante faisait figure de monument historique. Sous la houlette de notre tambour major, nous avons répété le programme contemporain et empire de façon à saisir l'environnement dans lequel nous allions évoluer. Les derniers détails, les entrées et les sorties de scène, la mise en place et la sortie des instruments... tout cela était réglé maintenant. La répétition du final nous a montré qu'il n'y avait pas beaucoup de place sur la scène avec l'harmonie, la fanfare et la batterie réunis.

Vers 18h00, une pause repas vint ravir nos papilles et nos exciter nos narines. Un bus articulé nous amena à l'autre bout de la ville

en une journée. Sur place, nous avons dégusté un délicieux repas amené vite fait, bien fait, pour les 80 convives que nous étions. Mais bon, pas de rab de dessert même après avoir essayé de charmer le petit serveur mignon au regard si doux et sensible. Mon charme et le bagou de notre fourrier n'y firent cependant rien. Point de rab pour les crabes mais en tous cas, nous avons bien ri en compagnie de nos pompiers-musiciens au demeurant fort sympathiques.

Mais le temps passant, les choses sérieuses allaient commencer. De retour, au théâtre, nous sommes mis en tenue de quartier et nos homologues en uniformes. La tension montait. Christelle répétait son texte et articulait sans cesse Schwarzenberg, « chou-a-te-zaine-bergue », « chou-a-te-zaine-bergue », « chou-a-te-zaine-bergue ». Notre tambour major s'inquiétait auprès José du bon déroulement du concert. C'est que dans le public, il y aura du « beau linge » et puis même, la BSPP, ce n'est pas rien.



20h00, le chef lève sa baguette et l'harmonie attaque les premières notes. Puis le rideau se lève déjà nous sommes sous le charme de cette jeunesse enthousiaste et

.....**Rubrique historique**.....

La Campagne de 1809 (Part one)

En 1809, Napoléon était maître de la plus grande partie de l'Europe. Il avait anéanti l'armée austro-russe à Austerlitz, le 2 décembre 1805, et, le 14 octobre 1806, il avait battu les Prussiens à Iéna. La défaite totale de la Russie à la bataille de Friedland le 14 juin 1807 avait conduit ce pays à abandonner la lutte. Seule la Grande-Bretagne, l'ennemi le plus acharné de Napoléon 1er, était restée sur le pied de guerre. Cette période est celle de l'apogée de l'Empire, mais il est possible de comprendre, rétrospectivement, qu'il était condamné à disparaître. Trois causes allaient provoquer sa chute. D'abord, il y avait eu la grave défaite navale de Trafalgar, le 21 octobre 1805, face à l'amiral anglais Nelson, qui avait provoqué l'isolement de l'Empire, ensuite, la guerre d'Espagne avait fini par affaiblir considérablement ses ressources. Enfin, un troisième facteur allait se révéler décisif : chaque bataille remportée par Napoléon faisait croître le ressentiment de ses ennemis, ce qui attisait le feu de la guerre et conduisait à de nouveaux bains de sang. Une victoire absolue et définitive restait chaque fois plus inaccessible pour Napoléon et lorsqu'il dut rentrer à Paris au début du mois de janvier 1809, ce fut pour faire face à des complots et au réarmement des Autrichiens. L'unique solution qui s'offrait à lui était de les affronter rapide-

ment et d'anéantir une fois de plus leur armée. Au tout début de 1809, Napoléon, qui s'était enlisé dans une guerre en Espagne, reçut des nouvelles inquiétantes : l'Autriche, qu'il avait défaite en 1805, en même temps que les Russes, à Ulm puis à Austerlitz, était en train de se réarmer. En hâte, il rentra à Paris pour préparer de nouveaux plans de campagne. Vers le mois de mars 1809, la mobilisation autrichienne était totale et, le 9 avril, une armée commença à remonter la vallée du Danube en direction de la Bavière, prenant d'assaut sur son chemin quelques postes français. Napoléon décida de faire face à la menace immédiatement en prenant lui-même le commandement de sa Grande Armée d'Allemagne le 19 avril. Il marcha alors sur Vienne et occupa la ville. Ce succès n'avait cependant que peu de portée pratique, car l'archiduc Charles, le frère cadet de l'empereur François II d'Autriche, n'avait pas vraiment cherché à défendre la capitale. Par prudence stratégique, il avait préféré s'éloigner avec ses 95 000 hommes et passer sur la rive Nord du Danube, Sachant que si Napoléon attaquait - et l'attaque était sa tactique habituelle - il lui faudrait d'abord franchir le Danube, un puissant obstacle naturel qui lui couperait la retraite en cas de bataille. Aussi incroyable que cela puisse paraître de la part d'un chef militaire aussi brillant que Napoléon, celui-ci ne parvint pas à situer avec précision, malgré les

cartes et les reconnaissances, les positions de l'armée autrichienne. Si bien que le 20 mai, croyant l'ennemi suffisamment éloigné, il se risqua à franchir le Danube par l'île Lobau, située à quelque 7 kilomètres au sud de Vienne. Il paraît encore plus surprenant de voir que, dans son impatience d'en découdre avec les Autrichiens, il n'ordonna la construction que d'un seul pont flottant pour franchir les 750 mètres qui le séparaient de l'île Lobau. La contre-attaque de l'archiduc le 21 mai surprit les Français et mit en péril leur tête de pont sur la rive Nord. Lors des combats autour des villages d'Aspern et d'Essling, qui durèrent deux journées entières, l'armée autrichienne disposait de deux fois plus de soldats et d'artillerie que Napoléon. Au plus fort de la bataille, le fragile pont flottant fut détruit à cinq reprises au moins, soit par des brûlots lancés par les Autrichiens, soit par le courant du fleuve, si bien que les 20 000 soldats de réserve et les munitions de Napoléon restèrent isolés sur la rive sud du Danube. Le 22 mai vers 14 h, Napoléon dut se résigner à ordonner la retraite pour se réfugier dans l'île Lobau. La retraite s'effectua avec beaucoup de difficultés et le pont flottant de la rive Nord dut être détruit pour empêcher les Autrichiens d'engager la poursuite : pour la première fois en dix ans, Napoléon venait d'être battu. L'un et l'autre camp perdirent environ 22 000 soldats, mais Napoléon avait été chassé de la rive Nord du Danube. La nouvelle parcourut toute l'Europe et beaucoup de

capitales s'en réjouirent. De plus, Napoléon avait perdu au cours de la bataille l'un de ses plus fidèles compagnons, le maréchal Lannes. Il semble que ce revers ait paralysé pendant un temps toute initiative de Napoléon, mais son désarroi ne dura pas plus d'un jour et demi. Avec son énergie habituelle, il se mit à planifier sa revanche. Malheureusement, le temps jouait contre lui, car l'Europe entière avait appris sa défaite d'Aspern et d'Essling, et des soulèvements contre l'occupation française étaient à prévoir, aussi bien en Allemagne que dans d'autres pays d'Europe. La position de Napoléon était très claire: il fallait qu'il détruise l'armée autrichienne le plus rapidement possible. L'Empereur se lança donc dans une préparation frénétique de nouveaux plans de campagne, et ses ordres se mirent à inonder son quartier général. Dès le 25 mai, le pont reliant l'île Lobau à la rive sud du Danube avait été réparé et consolidé. Napoléon fit ramener immédiatement ses 10 000 blessés à Vienne, où les meilleurs soins de l'époque purent leur être donnés. Ensuite, il fit revenir son armée sur la rive sud du Danube, à l'exception du 4e corps du maréchal Masséna, qui reçut pour mission de construire des routes et des fortifications dans l'île Lobau. Deux ponts supplémentaires furent préparés et de longs pieux en bois furent plantés en amont dans la rivière, afin de bloquer tous les brûlots lancés sur l'eau à la dérive par les Autrichiens. Très vite, Napoléon se mit à envoyer des messages ordonnant l'envoi de renforts, importants ou

non. Implicitement, la teneur des messages était « *Envoyez-moi au plus vite tous les hommes et tout le matériel dont vous disposez !* » Ses maréchaux et ses généraux, accoutumés aux mouvements rapides de troupes voulus par Napoléon, accoururent sans tarder d'Allemagne centrale et d'Illyrie jusqu'à la petite île Lobau. Début juillet, Napoléon avait accompli le tour de force de rassembler 160 000 hommes à Vienne. Avec tout autant d'énergie, Napoléon s'employait à préparer son arme favorite, celle qui avait marqué le début de sa carrière militaire l'artillerie. Dès les premiers jours de juillet, il avait réussi à rassembler 554 canons de tous types. Pendant ce temps, l'archiduc Charles était resté inactif. Bien que chef militaire de grande valeur, il avait été surpris par sa propre victoire d'Aspern et d'Essling. Alors que Napoléon n'avait pas tardé à sortir de son abattement, l'archiduc Charles était passé de l'euphorie à la torpeur, envisageant même un moment de proposer à son frère François II la signature d'un traité de paix avec la France. Sur le terrain, il se contenta de déplacer ses forces de l'autre côté du Russbach et de faire reconstruire les fortifications d'Aspern et d'Essling. Certains ont suggéré que son inaction fût délibérée. Pour eux, Charles s'attendait, d'une part, à être rejoint très vite par son frère cadet, l'archiduc Jean - qui venait de Presbourg (Bratislava), à l'ouest, à la tête de 13 000 hommes rappelés d'Italie -, et, d'autre part, à ce que le mécon-

tement grandissant des Allemands face au despotisme de Napoléon se transforme en révolte. Son premier espoir fut anéanti par la défaite du Raab, infligée le 14 juin à l'archiduc Jean par Eugène de Beauharnais, beau-fils (le Napoléon et vice-roi d'Italie, venu secourir la Grande Armée, ce qui obligea l'archiduc Jean à se replier vers Pest. Son second espoir ne se matérialisa pas à temps, en raison de la rapidité de réaction de Napoléon. Grâce à son redoublement d'activité, l'Empereur se trouva de nouveau en mesure de battre les Autrichiens avant que ceux-ci n'aient réussi à fomenter un soulèvement en Allemagne. L'archiduc Charles ne sut pas profiter des six semaines de répit et il ne parvint à incorporer à son armée que les miliciens de l'armée territoriale, la Landwehr, et quelques pièces d'artillerie. Le plan de Napoléon était simple. Le 30 juin, il lança une opération de diversion avec l'une de ses divisions, appuyée par 36 canons, depuis l'île Lobau en direction du nord-est, afin de détourner l'attention des Autrichiens de son principal point de traversée du fleuve, plus à l'est, en face du village de Gross Enzersdorf. Le franchissement de la rivière par le gros des troupes françaises commença tard dans la journée du 4 juillet, après un bombardement d'artillerie depuis l'île Lobau. Suite dans notre prochain numéro. Ne manquez pas : « *Ivatus LÉNIQUÉ à Wagram* »